

Tombeau du poisson d'argent.
Didier Semin – juillet 2013

Sait-on bien ce qu'est la nature ? Nous entendons ce mot – et avec nous la plupart des philosophes qui l'emploient, surtout depuis le XVIIIe – de manière assez ordinaire, comme désignant tout ce qui nous entoure et semble, parce qu'exclu *en apparence* des œuvres humaines, d'une beauté ou d'une pureté virginales (en réalité, plus rien sur notre planète n'est aujourd'hui exclu des œuvres humaines, mais c'est une autre histoire). Cette version est une idée reçue, dûment répertoriée comme telle par Flaubert dans son *Dictionnaire* ("Que c'est beau la nature! À dire chaque fois qu'on se trouve à la campagne."), et fort éloignée de la réalité. Nous sommes nous-mêmes nature, "morceau de la nature dans l'aire de la nature"(ça, c'est Klee, dans son admirable journal), et ce que nous créons en transformant un environnement, dont nous croyons naïvement nous rendre maîtres, n'est après tout qu'un fait de nature, qui n'est sans doute différent des autres créations animales que par son ampleur (le miel n'existe pas à l'état natif dans les fleurs : c'est un produit de l'industrie des abeilles, qu'il nous faudrait en toute logique ranger dans la catégorie des artifices, aux côtés de la pizza et de la clef de douze, qui n'existent spontanément ni dans le blé, ni dans le lait, ni dans le minerai de fer ...). C'est notre orgueil et lui seul qui nous a fait tracer une frontière infranchissable entre l'humanité et les mondes du minéral, du végétal, de l'animal. La biologie après Darwin (celle qui poursuit ses travaux, pas la fausse science qui les renie) a montré à quel point les organismes vivants ne cessent de collaborer pour survivre, selon toutes sortes de modalités (la symbiose, évidemment, très répandue dans le monde végétal et animal, et qui associe parfois les deux règnes – comme ces arbres étonnants qui nourrissent les colonies de fourmis qu'ils abritent, lesquelles se chargent en échange de débarrasser troncs et feuilles de leurs parasites), mais aussi la pollinisation (pas de fécondation, pour nombre de plantes, sans le travail des abeilles, et moins d'abeilles sans la collaboration des hommes avec ces dernières), la phorésie (ou transport d'un animal par un autre) le commensalisme ou partage des repas, bien d'autres. Et il faudrait être aveugle, ou très myope, pour ne pas voir à quel point l'univers de pierres, de plantes et de bêtes dans lequel nous sommes plongés ne cesse de s'adapter à nos élucubrations pour en tirer profit à sa manière. L'intelligence des animaux non humains est à ce titre un constant sujet d'émerveillement. Pour les enfants nés, comme l'auteur de ces lignes, dans la génération du Baby Boom, l'exode rural ne concernait que les hommes, et s'il se trouvait une mouette au bord de la Seine, c'est qu'une bande d'ivrognes l'avait capturée à Deauville pour faire une blague à Saint Germain des Près. Mais aujourd'hui, les mouettes font partie du paysage parisien au même titre que les pigeons. Les volatiles ont simplement compris que les déchets accumulés dans la capitale offraient en abondance une nourriture facile d'accès, et ont choisi l'exil. Lorsque je me rends à mon travail, un goéland, qui semble toujours le même, fait le guet au pied du pont Mirabeau – Apollinaire ne voyait certainement pas d'oiseaux de cette espèce. Nous exploitons les animaux non humains, les conduisons à l'abattoir (les animaux humains aussi hélas), les faisons paître dans des enclos, et nous croyons maîtres du jeu. Mais

la faune a ses voyous, qui viennent, et c'est de bonne guerre, nuitamment nous faire les poches. Parmi ces rebelles, Marie Sochor a choisi de rendre hommage à une variété toute particulière, celle des insectes bibliophages, qui vivent de ce que nous jugeons notre plus prestigieuse conquête, le langage. Ils ont prospéré avec les bibliothèques, se nourrissant de colle séchée, de papier, du cuir des reliures, et creusant au sein des labyrinthes du savoir célébrés par Borges d'autres labyrinthes secrets et vengeurs. Si attaché que l'on soit aux livres, on ne peut se défendre d'un moment de sympathie pour ces minuscules créatures qui, la nuit, viennent hanter le cerveau du ou de la bibliothécaire revêche qui, le jour même, vous a insulté parce que, vous prétendant universitaire, vous vous montriez incapable de comprendre le fonctionnement pourtant simple de la photocopieuse à triple piston régulateur dont le mode d'emploi figure au verso du formulaire B 360 qui vous a été remis en même temps que la carte de lecteur dont on se demande si vous la méritez. Marie Sochor a, aidée par des entomologistes de renom, recensé et décrit par le menu une douzaine d'insectes bibliophages, au premier rang desquels le poisson d'argent, mais aussi les psoques, les termites, les blattes germaniques et les australiennes, bien d'autres ... La bibliophagie n'est pas rigoureusement cantonnée au monde des insectes – les souris, qui appartiennent à la classe des mammifères, sont grandes dévoreuses de livres, et l'on connaît des cas où des représentants de l'espèce humaine ont ingurgité des livres autrement que de façon métaphorique. Marie Sochor signale que Bernabo Visconti fit avaler de force aux légats pontificaux les bulles d'excommunication qu'ils lui apportaient. L'exemple de la bibliophagie vient parfois de très haut : dans *l'Apocalypse selon Saint-Jean*, elle procède d'un ordre divin : "Prenez ce livre [le livre de vie] et le dévorez, dit l'ange à Saint-Jean, il vous causera de l'amertume dans le ventre ; mais dans votre bouche il sera doux comme du miel" (*Apocalypse de Saint-Jean*, apôtre, X, 9). Il arrive, comme les anthropophages qui dévorent le cœur de leurs ennemis, que les bibliophages mangent les livres pour se venger de leur auteur : en 1966, l'artiste britannique John Latham a servi en banquet à ses amis et élèves le livre de Clement Greenberg *Art and Culture*, dûment emprunté à la bibliothèque de l'école où il enseignait, à Londres – on mesurera la mesquinerie parfois des bibliothécaires au fait que Latham fut renvoyé de la Saint Martin's School of Art, au prétexte qu'il avait, certes, rendu le livre, mais *mâché*. Le regretté Sigmar Polke, un jour qu'une journaliste lui tendait une liste de questions, se contenta en guise de réponse d'avaler la feuille de papier sur laquelle elles étaient inscrites ... Et nul doute que les guerres ont été l'occasion de nombreux cas de bibliophagie vertueuse. Combien de carnets secrets ont fini dans l'estomac de messagers qui préféreraient ne pas les voir tomber aux mains de l'ennemi ?

Hors de ces exceptions notables, ce sont pourtant les insectes les plus fidèles consommateurs des trésors de la pensée humaine – on ignore s'ils en tirent un profit autre que strictement alimentaire. Mais pourquoi, dira-t-on, leur rendre hommage au travers d'un livre potentiellement inscrit à leurs menus futurs ? Celui de Marie Sochor, admirablement composé par Lucille Guigon avec le caractère typographique dit "Minuscule", prodigieusement lisible bien qu'il soit dans un corps proche par sa dimension de la patte de mouche, est symboliquement percé en avance d'une galerie cylindrique en son centre, comme par une balle ("une de ces "abeilles de cuivre"

céliniennes), ou un insecte particulièrement méticuleux. Sans doute parce que ces espèces bibliophages sont en péril. A-t-on remarqué à quel point la publication d'ouvrages ou la création de musées accompagnait souvent la disparition d'une activité, d'un métier, d'une culture, voire d'un peuple entier ? Il n'est un mystère pour personne que l'édition papier est désormais en péril, et que l'essentiel des informations s'échange d'ores et déjà à la surface de la planète sous forme de "binary digits" – le kakemphaton "bits", qui est la contraction de l'expression, n'est perceptible qu'en français, un patois lui aussi voué à une extinction prochaine. Les insectes savent-ils qu'ils sont à la veille du tarissement radical d'une de leurs grandes ressources alimentaires ? Les informaticiens semblent en tout cas avoir la chose à l'esprit. Tous les accidents qui viennent perturber la bonne marche des ordinateurs et des logiciels qu'ils exploitent sont, par le fait d'une pensée qui ne peut pas dépendre exclusivement du hasard, nommés par emprunts au monde de l'entomologie ou de la parasitologie : une défaillance dans un programme s'appelle un "bug" (autrement dit "un insecte"), un défaut sciemment introduit dans le même programme étant, quant à lui, indifféremment nommé "worm" ("vers", en anglais), ou virus. De sorte que la mémoire des petites bêtes chez qui Steve Jobs et Bill Gates auront provoqué la plus grande famine de l'Histoire sera désormais conservée dans le vocabulaire, comme la mémoire des grands hommes se perpétue dans le nom des places et des rues. Le tombeau, ne l'oublions pas, est un genre littéraire : le livre de Marie Sochor *Insectes bibliophages* est ainsi un tombeau, exemplairement ciselé, au magnifique poisson d'argent qui, de Gutenberg à nos jours, s'est nourri de notre culture.